Document generated on 01/22/2025 4:36 a.m.

Francophonies d'Amérique

Mélanges Marguerite Maillet. Recueil de textes de création et d'articles sur la littérature, la langue et l'ethnologie acadiennes en hommage à Marguerite Maillet de Raoul Boudreau, Anne Marie Robichaud, Zénon Chiasson et Pierre M. Gérin (dir.) (Moncton, Chaire d'études acadiennes, Éditions d'Acadie, 1996)

Joseph Melançon

Number 8, 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1004865ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1004865ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Melançon, J. (1998). Review of [*Mélanges Marguerite Maillet. Recueil de textes de création et d'articles sur la littérature, la langue et l'ethnologie acadiennes en hommage à Marguerite Maillet* de Raoul Boudreau, Anne Marie Robichaud, Zénon Chiasson et Pierre M. Gérin (dir.) (Moncton, Chaire d'études acadiennes, Éditions d'Acadie, 1996)]. *Francophonies d'Amérique*, (8), 195–200. https://doi.org/10.7202/1004865ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MÉLANGES MARGUERITE MAILLET. RECUEIL DE TEXTES DE CRÉATION ET D'ARTICLES SUR LA LITTÉRATURE, LA LANGUE ET L'ETHNOLOGIE ACADIENNES EN HOMMAGE À MARGUERITE MAILLET

de RAOUL BOUDREAU, ANNE MARIE ROBICHAUD, ZÉNON CHIASSON et PIERRE M. GÉRIN (dir.)
(Moncton, Chaire d'études acadiennes, Éditions d'Acadie, 1996)

Joseph Melançon
Université Laval (Québec)

La mythologie explique, l'idéologie justifie. L'une et l'autre se conjuguent pour donner sens à l'histoire et réponse au destin. Troie n'aurait laissé aucune trace sans le mythe homérique d'Agamemnon. Elle n'aurait pas survécu, non plus, sans sa justification littéraire. L'une et l'autre, cependant, construisent, en sens inverse, une cohérence des événements.

La mythologie, en effet, cherche à rendre compte des origines et à éclairer les grands bouleversements de l'histoire. Elle est tournée vers le passé. L'idéologie, par contre, tente de légitimer l'état présent des choses et des faits pour fonder le devenir. Tout se passe comme si cette dernière prenait la relève de l'autre. Elles sont ainsi souvent associées, mais il est rare qu'on les confonde. Le mythe a son fonctionnement propre qui lui permet de se déployer librement, hors des contraintes de la véridiction. L'idéologie, au contraire, se targue de fonder en raison la chaîne des contingences et de se substituer à la causalité. Elles ont, de toute façon, quelque chose de fondamental en commun. Elles se trompent toutes deux. Ce qu'elles veulent expliquer et justifier leur échappe totalement.

L'Acadie est-elle un mythe? L'Acadie est-elle une idéologie? Dans un cas comme dans l'autre, l'Acadie existe-t-elle en dehors de son passé qui l'explique et de son projet qui la justifie? Cette question m'apparaît sous-jacente aux 45 contributions qui composent le recueil offert à Marguerite Maillet. On y trouve des hommages, des textes de création, des articles sur la littérature, la langue et l'ethnologie, de même qu'une édition critique. Dans une telle diversité, qui est logiquement le lot des mélanges offerts à des collègues méritants, la personne qui en est la cause n'est pas toujours celle qui en est l'objet.

La plupart des textes de cet ouvrage, à dire vrai, portent sur l'Acadie. Peu d'entre eux concernent la carrière de la première titulaire de la Chaire d'études acadiennes. Par bonheur, il y a celui de René Dionne (p. 9-19) dont la finesse

et la justesse sont appropriées, comme toujours, complété par la liste des principales publications, communications et interviews. André Maindron, pour sa part, lui rend un hommage passionné (p. 21-24), depuis son Université de Poitiers, à laquelle elle a légué sa bibliothèque. Son propos est anecdotique et brouillon, mais il témoigne de l'immense estime dont elle jouit outre-Atlantique. René Dionne, dans le corps de l'ouvrage, rappellera l'importance de son œuvre dans la constitution de l'une des trois littératures francophones du pays (p. 161-180), à la suite de la brisure québécoise du Canada français, au début des années soixante. Alain Masson, enfin, accordera à cette œuvre le mérite insigne d'avoir révélé au monde une « littérature interdite » (p. 259-270).

Marguerite Maillet, au demeurant, a laissé des livres qui décrivent mieux que tout discours son itinéraire, ses choix de carrière, sa rigueur disciplinaire, ses champs de recherche et ses engagements. Sa toute dernière *Bibliographie*, publiée en 1997, complète son *Anthologie de textes littéraires acadiens*, parue en 1979, en collaboration avec Gérard LeBlanc et Bernard Émont, ainsi que son *Histoire de la littérature acadienne*, en 1983, qui fut sa thèse de doctorat. Ses travaux attestent la cohérence de ses recherches. Son *Anthologie* des textes fonde son *Histoire de la littérature acadienne* et sa *Bibliographie* présente les sources du discours social acadien qui se manifeste à travers les livres et les brochures, de 1609 à 1995. De tels ouvrages ne sont jamais définitifs, mais ils ne seraient jamais dépassés s'ils n'avaient d'abord été. C'est pourquoi ils sont fondamentaux pour instaurer une littérature et lui conférer une première légitimité. À ce seul titre, Marguerite Maillet mérite les hommages que la communauté intellectuelle acadienne lui a rendus par ces *Mélanges*. Si on y ajoute son enseignement, sa participation à de nombreux organismes de recherche et son dynamisme comme titulaire de la Chaire d'études acadiennes, on comprend l'admiration et la gratitude que lui vouent tous les auteurs des *Mélanges* du seul fait d'y contribuer. Elle ne mérite pas moins.

L'histoire de la littérature acadienne de Marguerite Maillet, incidemment, porte, en sous-titre, *De rêve en rêve*. Je ne serais pas surpris que les nombreux collaborateurs de cet hommage soient d'accord avec cette formule plutôt étonnante pour une historienne. L'Acadie serait un rêve, tout comme la littérature. Elle n'a, de fait, ni existence juridique, ni frontières définies, ni parlement législatif, ni reconnaissance diplomatique. Certains l'appellent l'Acadie du discours, d'autres l'Acadie du Grand Dérangement, d'autres encore l'Acadie de la dispersion. Le grand rassemblement mondial de 1994 est peut-être l'icône par excellence du rêve acadien. Personne n'est dupe, car la distance critique est évidente. Tout le monde y adhère puisque la méprise n'est guère possible. Ainsi se maintient un imaginaire fécond que décrivent pertinemment James de Finney et Monique Boucher (p. 133-145). Il est distinct de celui des Québécois parce que son évolution est différente, mais il est transmis de la même façon, par la littérature de fiction. Au premier chef, par le long poème hexamétrique de l'Américain Longfellow dont Jeanne Demers délimite brillamment la « part de l'imaginaire » que le Québécois Pamphile Lemay y a introduite dans sa traduction libre (p. 147-159).

Évangéline a sûrement été l'héroïne mythique qui a fait connaître au monde entier une origine également mythique de l'Acadie. Le personnage a enraciné dans l'histoire le drame acadien, qu'une idéologie tenace a maintenu vivace pour justifier la survie d'un peuple, toujours dispersé. Cette Acadie n'existe que depuis 1755, bien qu'elle ait été fondée au début du XVII[e] siècle et cédée à l'Angleterre en 1713. La survivance acadienne était à ce prix, semble-t-il, jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle génération, déterminée à dépasser le rêve et le cauchemar (Hans R. Runte, p. 357-364). Le coup de barre aura été donné en 1972, avec l'apparition fulgurante de *La Sagouine*. Le culte d'Évangéline est alors remplacé par l'adulation de cette femme de ménage qui récite en solitaire, sans grandiloquence et sans pathos, les revendications les plus criantes et les plus justifiées. Une femme déloge l'autre et déplace le lieu de l'identité. L'Acadie du Grand Dérangement devient une Acadie de l'« empremier », qui peut conduire le présent jusqu'au prochain millénaire (H.-D. Paratte, p. 283-301).

On ne peut s'empêcher de remarquer, au reste, la place importante qu'occupe l'œuvre d'Antonine Maillet dans ce livre. Sept articles lui sont consacrés, et parmi les meilleurs, à mon avis. J'ai beaucoup apprécié, entre autres, les trois analyses pénétrantes, quoique trop brèves, de *Pélagie-la-Charrette*, — qui semble remplir un rôle de phare —, autant celle d'Éloïse A. Brière qui y voit la construction d'une identité acadienne que celle de Liano Petroni sur le paysage-état d'âme de ce roman, que celle, de surcroît, d'Évelyne Voldeng sur les liens avec le folklore de la France de l'Ouest. L'attention que porte René LeBlanc à la musique dans l'œuvre de la grande romancière est bienvenue, car on ne peut parler de l'Acadie sans évoquer cette musique qui caractérise la vie folklorique acadienne, cyclique et festive. La liesse populaire peut devenir la voix parodique de la contestation des discours de la survivance, comme le montre Denis Bourque, dans sa courte étude du carnavalesque de *Cent ans dans les bois*. Ce délicieux récit raconte tout autant la naissance d'Antonine Maillet à l'écriture que sa propre naissance, en l'empremier, et la Renaissance de l'Acadie. Il faut savoir que les héroïnes de ses romans sont comme des femmes au volant, si on en croit Ulrike C. Lange: elles volent le pouvoir patriarcal en prenant en mains le volant et la barre qui leur étaient interdits.

Une renaissance littéraire se manifeste également dans l'œuvre de France Daigle que présentent intelligemment Raoul Boudreau et René Plantier. Le premier montre clairement la révolution romanesque et formelle de ses fictions, qui utilisent les ressources de l'oralité pour exprimer une résistance farouche au langage, comme le font tous les peuples silencieux, dont les silences sont des codes pour dire l'essentiel sans céder à la faconde (p. 71-81). Le second fait voir de façon encore plus précise cette révolution formelle par une description éclairante du roman *La Vraie Vie*. La forme oxymorique de ces cent textes traduit les contradictions et les paradoxes du jeu et de la vie. L'excès de rigueur engendre l'aléatoire et la dispersion force l'unité. L'arrière-plan cinématographique scande cette quête d'identité, qui se vit

dans la pérennité de l'anecdotique (p. 313-324). Ces deux contributions suscitent un vif désir d'entrer dans l'œuvre originale et décapante de France Daigle, par trop méconnue.

Jacques Savoie connaît une large audience depuis *Les Portes tournantes*, portées au cinéma. L'étude, malheureusement trop brève, de Madeleine Charlebois nous fait découvrir les «espaces littéraires» de son dernier roman, *Une histoire de cœur*. Elle ouvre des chemins de lecture fort prometteurs, sans trop les parcourir. La relation à *Neige noire* d'Hubert Aquin, entre autres, aurait été passionnante, puisqu'il s'agit également d'un scénario, si elle avait été davantage approfondie. Je me suis rabattu sur l'analyse beaucoup plus élaborée d'Anne Marie Robichaud sur les essais d'Herménégilde Chiasson (p. 341-356). Peintre, réalisateur, dramaturge, poète, Herménégilde Chiasson est aussi un essayiste. Son principal espace est celui de l'écriture, mais celui-ci ne peut être déraciné du territoire. Tous connaissent ses propos acerbes à l'égard des Acadiens qui ont quitté le bateau. L'Acadien, selon lui, est celui qui habite l'Acadie tout autant qu'il est habité par elle. Sa méditation est sans cesse nourrie par la remise en cause de toutes les idéologies et il nous surprend toujours, avec bonheur, par la force et l'originalité de ses réflexions, que le sarcasme et l'ironie rendent souvent percutantes.

Le théâtre n'est pas en reste, qui fait l'objet de deux articles bien documentés. Marguerite Maillet avait confié à Zénon Chiasson ses dossiers dans ce domaine en l'incitant à ne pas se contenter des textes publiés. Il s'en acquitte avec une conscience aiguë des difficultés que présente cet art de l'éphémère, si on ne le réduit pas à sa trace écrite. La mémoire vive doit ressusciter les lieux et les circonstances qui donnent sens aux aspérités des spectacles, surtout dans le théâtre régional. Sa problématique et son tour d'horizon laissent espérer des trouvailles étonnantes dans la théâtralité acadienne, même si son exposé sur l'«institution théâtrale acadienne», dans *L'Acadie des Maritimes*, nous a déjà révélé de nombreuses créations. Il faudrait y ajouter, sans doute, les célébrations commémoratives, sous forme de pageants, que ressuscite Raymond Pagé. La littérature acadienne ne saurait les exclure, car ces jeux scéniques, à grands déploiements, sont également des mises en jeu de l'Acadie consensuelle.

Plus ponctuelle, l'étude de Pierre Gobin sur le théâtre de Laval Goupil comporte une interprétation audacieuse et érudite d'une dramaturgie contemporaine de deuxième génération, celle qui a suivi Antonine Maillet (p. 191-212). En convoquant des théoriciens de l'institution littéraire pour interpréter le cadre de l'enseignement et le contexte des conflits philosophiques de l'époque des Lumières, par le truchement du personnage de Voltaire, il rend compte d'une façon maîtrisée et extensive des enjeux d'une pièce, *L'Esprit de la maison*, pour présenter un nouvel éclairage sur les heurts idéologiques de la société acadienne. Pierre Gérin fait de même dans son analyse de la théâtralité d'un roman oublié de Régis Brun, *La Mariecomo*, qui ne manque ni de mordant ni de ferveur.

Un hommage à Marguerite Maillet ne pouvait ignorer les textes ethnographiques qui contribuent à l'établissement d'une littérature nationale. Ronald Labelle nous en fait voir toute l'étendue en présentant les diverses études consacrées aux communautés acadiennes (p. 485-495). Les monographies paroissiales voisinent avec les histoires régionales et les études locales pour créer une chronique savoureuse d'un peuple dispersé. Il en est ainsi des enquêtes menées par Marielle Cormier-Boudreau auprès d'Acadiens du nord-est du Nouveau-Brunswick sur les prévisions du temps et les rythmes des saisons (p. 461-474), tout comme de la « tragédie de Faustine Pinault » et ses différentes versions que relate Donald Deschênes (p. 475-484) ainsi que du chanteur Calixte Duguay que nous fait découvrir Maurice Lamothe, le grand spécialiste de la chanson (p. 497-510). De telles études ethnologiques poursuivent la tradition de Marc Lescarbot qui déjà, au début de l'Acadie, nous faisait voir l'image de l'Indien à travers ses propres références, comme le montre si bien Mathé Allain (p. 453-460).

Robert Viau fait déborder ces *Mélanges* sur toute la francophonie canadienne (p. 373-387). Le Grand Dérangement a marqué les esprits et provoqué un sentiment d'iniquité que des auteurs comme Jean-Charles Taché, Lionel Groulx et Napoléon Bourassa ont exploité pour se donner un rôle de justicier. La liste n'est pas terminée, s'il faut le croire, et nous pourrons en apprécier la suite dans un ouvrage annoncé et attendu. C'est une heureuse nouvelle, car ses analyses sont d'une grande acuité. Tout comme celle de Claude Potvin sur la littérature de jeunesse acadienne (p. 325-340). Celle-ci est un modèle de synthèse signalétique où les œuvres, les éditions, les traductions, les thèmes, les genres et la périodisation sont clairement catégorisés et répertoriés. Je ne saurais en dire autant de l'article de Marcel Voisin (p. 389-397) sur la « tentation de la révolution », dont la documentation laisse à désirer.

Une section entière est consacrée à la langue. Les trois premières contributions sont des comptes rendus remarquables de rigueur et d'intelligence sur les résultats de recherches sur le terrain. Qu'il s'agisse des traits archaïsants dans le vocabulaire de la pêche au homard, de Rose May Babitch, ou de l'analyse des rapports du minoritaire à l'« autre » par des enquêtes et des interviews, d'Annette Boudreau, en collaboration avec Lise Dubois, ou des stratégies d'indirection en acadien du Sud-Est, de Gisèle Chevalier, on trouve toujours un état de la question, une description de la démarche, une problématique, une analyse des données et une interprétation (p. 401-440). On acquiert ainsi un savoir de première main et des connaissances inédites sur la langue des Acadiens. La quatrième contribution (p. 441-449) sur les rapports entre la langue et la littérature ne manque pas d'intérêt et d'à-propos, mais elle se borne à poser le cadre théorique de cette étude. Pour en avoir une illustration pertinente, il faut se reporter plutôt à l'édition critique du *Livre du voyage de fortune 1825* de Célestin Robichaud que Pierre M. Gérin et ses élèves ont établie avec tout l'apparat critique souhaitable. Leur objectif a été atteint, qui consistait à assurer la lisibilité d'un ethnotexte, en respectant « son authenticité et sa spécificité linguistique » (p. 530).

Il est opportun de remercier les responsables de ces *Mélanges* d'avoir ouvert une section pour des textes de création. Les poèmes de Gérald Leblanc, de Gabrielle Poulin et de Judith Hamel de même que le conte de Melvin Gallant sont des rayons de soleil qui nous introduisent bellement à la littérature acadienne. Antonine Maillet ouvrira elle-même la porte avec un « Bouctouche » émouvant qui dit, en mots brefs et détachés, la vie d'un village, composé de « durs à cuir, cous raides, inventeurs de cordes à virer le vent, faignants aux côtes sur le long, farceurs, moqueurs, gueulards, cotchineux, et ostineux capables de tenir tête à Dieu en personne » (p. 35).

On se prend à oublier, à la fin, que ce pays de l'Acadie n'est qu'un lieu de référence et de convivialité. Il est cette deuxième patrie qui rassemble tous les francophones des Maritimes et leur donne un espace de vie et de fiction. La littérature en témoigne, qui n'est pas si exiguë que certains le laissent croire depuis que Marguerite Maillet a entrepris de lui rendre sa place dans la culture acadienne. Ces *Mélanges* donnent aux lecteurs l'occasion de prendre la juste mesure de son œuvre. Du même coup, ces lecteurs sont ramenés à une déportation cruelle et agaçante, qu'une certaine idéologie a nommé un « grand dérangement » et que le récit séculaire d'*Évangéline* a rendu mythique. La littérature acadienne s'en est nourrie et continuera de s'y référer encore longtemps, autant pour s'en libérer que pour s'y heurter. La réalité politique, culturelle et sociale des provinces en cause restera l'enjeu d'un autre discours, qui n'a rien d'imaginaire. Mais l'une aidera sans doute à affronter l'autre et à justifier de nouvelles raisons de vivre et de rêver. Un récit commun fonde toujours un consensus, et ce n'est pas peu pour un peuple dispersé.